

E/1964.04.16 — William Millinship, «Interview d'André Malraux, *L'Express*, 16 avril 1964, n° 670, p. 33-34. (Initialement paru dans *L'Observer*.)

Invité par les représentants de la presse anglo-américaine, M. André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, a répondu à un certain nombre de questions, au moment où sa «Jeunesse littéraire» fait l'objet d'un essai brillant (*La Jeunesse littéraire d'André Malraux, essai sur l'inspiration farfelue*, par André Vandegans).

De Léon Blum à Maurice Girodias, on trouvera, dans ses réponses, qui ont été recueillies à la volée par William Millinship, de *L'Observer*, quelques sujets d'étonnement.

* * *

Question. — *Certains journaux britanniques ont préconisé qu'en Angleterre nous ayons un ministre, non pas de la Culture, mais des Loisirs. C'est-à-dire un ministre capable de s'occuper aussi des sports, des stades, etc.*

Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que ce serait utile en France ?

André Malraux. — Prenons bien garde ! Cette idée de loisir est née dans des conditions extrêmement nobles. Léon Blum venait de faire le ministère du Front Populaire dont il est de bon goût de parler allègrement. Il faudrait quand même se remettre dans l'esprit ce que fut le Front Populaire; et en tout cas, ceux qui l'ont vécu ne pensent pas qu'il faisait partie de choses qu'on dédaigne.

Dans l'ordre de l'esprit, mon ami Léo Lagrange, pour la première fois en France, avait été chargé de savoir ce qu'on pouvait faire pour les gens que, juste-là, on avait oubliés. C'est alors qu'on a créé un ministère des Loisirs.

Malheureusement, il y a là un malentendu essentiel. Non ! le domaine de l'esprit n'est pas ce avec quoi on va remplir le temps perdu ! Il n'est pas vrai qu'on va prendre un ouvrier dans une usine en lui disant : «Si tu ne sais pas ce que tu fais de ta vie, va regarder au cinéma la rigolade !»

(...) Confondre le fait qu'il faut employer du temps libre, puisqu'il s'agit d'abord de vaincre le temps du travail, confondre cela avec ce qui est essentiel, à savoir : comment ceux qui n'ont pas été – pour reprendre une formule trop fameuse et trop simple – des hommes à part entière ? (...) confondre cela avec : «Allez donc jouer à l'Olympia !», alors je dis tranquillement : mesdames et messieurs, ce n'est pas cela ! Ce qui est sérieux, c'est toute autre chose !

Depuis probablement une dizaine de millénaires, une civilisation toujours semblable est née, dans laquelle le chef de l'Etat s'occupait en somme de l'agriculture, de la police, de l'armée, des finances. Ce sont les grandes civilisations agraires.

Ce qu'on appelait l'Histoire, c'est que si un homme comme Ramsès II, – ne parlons même pas de Périclès ! – si un de ces hommes s'était trouvé en face de Napoléon, ils auraient presque parlé des mêmes choses. S'ils s'étaient trouvés en face de Louis XIV, ils auraient toujours parlé des mêmes choses.

Le roi de France, «le plus grand roi du monde», quand il quittait sa maîtresse, vivait comme un roi mérovingien : il partait à l'aube pour la chasse, et il retrouvait ses ministres qui étaient les mêmes ministres, avec l'homme qui apportait l'argent, et l'homme qui apportait la police.

Un jour, tout cela a cessé. Et ce jour coïncide avec nous. Pendant des millénaires, la civilisation a été la même. Et avec nous, elle a cessé d'être la même. Elle est profondément devenue nôtre.

Mais qu'est-ce qui a tout changé ?... Mais vous le savez tous : naturellement, c'est la machine ! Seulement, la machine, à son début, n'a pas eu du tout les conséquences historiques qu'on attendait. Il a fallu un certain temps pour qu'on comprenne de quoi il s'agissait.

Et à la fin du XIX^e siècle, on disait encore : «Le grand drame de la machine, c'est exclusivement de contraindre l'ouvrier à travailler à la chaîne onze heures par jour !»

Nous avons constaté que, quand l'ouvrier travaille à la chaîne, il ne travaille plus onze heures. Et c'est ici que le problème essentiel s'établit : si la machine est victorieuse, elle crée le temps vide, et par conséquent ce qu'on a appelé le loisir !

Mais parallèlement, la machine qui crée l'objet – l'avion, etc. – la machine crée aussi la multiplication des rêves; et ce que nous n'avons pas suffisamment vu, c'est que la machine a infiniment moins multiplié les moyens de transport qu'elle n'a multiplié les rêves.

Il y a une centaine d'années, trois mille personnes à Paris allaient chaque soir au spectacle. Aujourd'hui, si l'on tient compte de la télévision, combien de personnes dans la région parisienne vont chaque soir au spectacle ? Probablement trois millions (...).

Il y a ce qu'on propose, qui n'est pas grand-chose. Il y a la machine qui le propose à tous. Et il y a probablement l'unité mondiale par laquelle mystérieusement, lorsqu'il s'agit d'*Anna Karénine*, une actrice suédoise représentant une héroïne russe, au service d'un des génies les plus éclatants de l'humanité, Tolstoï, se trouve dirigée par un metteur en scène américain, pour faire pleurer des hommes chinois !

Ce n'est pas arrivé tous les matins !

Alors, cette machine mondiale est colossale. Elle est donnée par quoi ? Ou bien dans les pays communistes, par une opération idéologique, pour l'instant relativement courte car elle se compliquera beaucoup; dans les pays capitalistes, tout bonnement par la volonté de faire que le plus grand nombre possible de gens soient touchés le plus violemment possible par les images.

Or, attention ! Comment est-ce qu'on est touché le plus violemment possible par les images ? Dans la mesure où celui qui emploie les images, quand il aura fini de faire l'imbécile, retrouve l'immémorial.

On peut jouer ce qui ne compte pas... on peut jouer le comique ! Et ceci, ce n'est pas ce que j'appelais les «idioties»; le comique est tellement important que c'est lui seul

qui a fait l'unité du monde capitaliste, correspondant à ce que la volonté révolutionnaire avait fait dans le monde communiste.

En matière de cinéma, il y a d'un côté Chaplin, et de l'autre Eisenstein. Et entre, il n'y a rien de comparable dans l'action profonde sur la sensibilité des hommes.

Mais le comique écarté – car, sur le plan que je vais prendre maintenant, il est tout de même assez limité – ce qui reste, c'est l'élément essentiel, ce que j'ai appelé l'«immémorial»; et, pour parler clairement, puisque après tout nous ne sommes pas sur des terrains officiels, le domaine du sexe et le domaine du sang (...).

Il y a un grand domaine nocturne. – J'abandonne ma terminologie trop facile ! – Il y a un grand domaine nocturne de l'homme, auquel personne d'entre nous ne se méprend lorsqu'il se regarde dans la glace et qu'il sait de quoi je parle (...).

Qu'est-ce qui peut compter en face de l'appel du domaine nocturne par les puissances de l'argent ? C'est le seul problème sérieux qui, pour moi, existe derrière le mot «culture» (...).

Question. — Pouvez-vous nous dire pourquoi les metteurs en scène français, qui ont tellement de talent, comme Alain Resnais... et d'autres, ont fait si peu de choses intéressantes cette année ? Pourquoi y a-t-il cette crise de cinéma lamentable, quand il y a tant de talents ?

André Malraux. — Madame, de très beaux arbres donnent, certaines années, de très mauvais fruits.

Question. — Monsieur le ministre, il y a une chose pour moi difficile à comprendre. Il y a des secrets militaires en France. Mais ce qui me semble inexplicable, c'est qu'il y ait aussi des secrets dans le domaine culturel.

Par exemple, à propos du plafond de l'Opéra, je suis allé voir M. Chagall. Je lui ai demandé si je pouvais voir les maquettes. Il m'a dit que non, que le ministre des Affaires culturelles, M. Malraux, serait très fâché contre lui, qu'il ne pouvait rien me montrer !

Je suis allé à votre ministère.

Je voudrais savoir pourquoi le domaine des affaires culturelles devient de plus en plus mystérieux en France. Pourquoi il y a des secrets dans le domaine de l'art.

André Malraux. — On m'a dit un jour : «Je voudrais savoir pourquoi Paris est noir. C'est sûrement pour dissimuler les secrets d'Etat !»

J'ai dit que probablement nous arriverions à faire que Paris change de couleur. Ce qui, remarquez, n'est pas arrivé tous les matins ! Et Paris a changé de couleur !

Après quoi, on a dit que c'était très mal... après quoi on a dit que c'était très bien !...

En ce qui concerne Chagall, Chagall a parfaitement raison de vous dire que je souhaite qu'on n'explique pas tous les matins que la *Vénus de Milo* a été cassée en huit.

Il se trouve que je pense, à tort ou à raison, que le plafond de l'Opéra est mauvais. Il se trouve que jusqu'au jour où je suis devenu ministre, il n'y avait pas un Français ayant une opinion sur le plafond de l'Opéra qui ne pensât que ce plafond était burlesque.

A partir du moment où un ministre... – alors permettez-moi de vous dire : un ministre et André Malraux, cela fait peut-être deux ! – à partir du moment où un ministre a trouvé qu'il fallait le changer, on a vu surgir une série de personnages indescritibles qui se sont mis à trouver que Chagall, c'était très mauvais, alors qu'ils ne savaient pas ce qu'il avait fait.

Comme j'en connais la technique, comme je sais que si je laisse photographier, on montrera que Chagall, qui est un génie de la couleur, des photos en noir et que pendant des mois j'aurais à discuter éperdument avec des gens qui ne savent rien de choses auxquelles j'ai consacré ma vie, je dis qu'il est décent que, lorsque le plafond sera fait, on convoque la presse le lendemain matin et qu'on lui dise : «On vous a parlé du plafond de l'Opéra ! Le voici ! Etes-vous pour ou contre ?» Mais que jusqu'au moment où il y aura le plafond de l'Opéra en place, on me laisse travailler tranquille !

Question. — *Monsieur le ministre, on fait l'Europe. C'est aussi culturel, je crois, que politique.*

Comment envisagez-vous une Europe où le nationalisme est dépassé ?

André Malraux. — Premier point : la question est évidemment politique. Nous la prendrons après sur le plan culturel. Politiquement, les nationalismes dépassés, je n'y crois pas du tout. Je crois que nous sommes dans un malentendu historique consternant. Le XIX^e siècle a considéré que les nationalismes étaient des hypothèses provisoires, et que le XX^e siècle serait internationaliste. (...)

Alors, est-ce que le XX^e siècle a été celui de l'internationalisme ou celui des guerres nationales ? Est-ce que l'Union soviétique est devenue la Russie ? Est-ce que les commissaires du Peuple en blouson de cuir, devenues des maréchaux dorés sur tranche, est-ce que c'est véritablement l'internationalisme ?

Un temps, n'est-ce pas !... Une minute de silence !... Bon !

Alors en fait, ce qui s'est produit, c'est que notre siècle a montré d'une façon écrasante, non pas son héritage, non pas ses valeurs – cela, ce serait ridicule – mais son drame qui était le drame national.

Nous sommes le siècle des nations, et notre problème absolument capital, sous peine de ne pas savoir de quoi nous parlons, le problème, c'est de savoir comment nous pouvons concilier une réalité fondamentale qui est la nation, qui remplit le siècle sur le monde entier, avec notre désir, qui n'est pas du tout négligeable, et qui, même s'il devient un assez petit désir, est en définitive l'espoir du bonheur du monde.

Maintenant, dans l'ordre de l'esprit, c'est extrêmement différent (...).

Il se passe quelque chose d'extrêmement étrange dans l'ordre de l'esprit : c'est que nous sommes les initiés de la part fraternelle des grandes religions (...).

Pour la première fois dans ce siècle, il se trouve que cette humanité qui est, vous le savez bien, une humanité traquée, est en train de se dire qu'il y a un domaine dans

lequel une fraternité est possible. Et naturellement, elle ne sait pas tellement lequel. Elle l'appellera «le nôtre», cela est d'accord ! mais d'une façon très confuse.

Qu'est-ce que c'est ? C'est en définitive le domaine de ce qu'il y a de plus mystérieusement profond dans son héritage.

Alors maintenant, je peux enfin vous répondre. Je vous dirai que le problème européen dans le domaine politique étant ce que j'ai essayé d'exposer pour ce que j'en pense, dans le domaine de l'esprit, ce que nous en voulons est le ferment le plus puissant de l'Europe future (...).

Question. — *Une question m'intéresse. M. Girodias est un éditeur français; on lui a donné un an de prison ferme; et beaucoup d'éditeurs et des Français ont demandé, je crois, une annulation de cette punition...*

André Malraux. — Ecoutez, monsieur, je trouve qu'il n'est pas sérieux de venir, après ce dont nous parlons depuis une heure, parler du problème de M. Girodias.

Vous me dites qu'on m'a envoyé une pétition. C'est très vrai ! On me l'a envoyée hier matin.

Troisièmement, vous me dites : «Les Américains sont soucieux de la Liberté !»

Les ouvrages non pas pornographiques, mais géniaux, qui ont été publiés par M. Girodias, est-ce qu'ils l'ont été aux Etats-Unis ou chez nous ? ... Joyce, c'est chez nous ou chez vous ?...

— ... *Des deux côtés !*

André Malraux. — Oui, mais c'était d'abord chez nous.

Alors je trouve excessif qu'on vienne représenter la France dans cette affaire, après tout négligeable, comme le pays qui représente l'opposition, au nom de la vertu, à des œuvres que la France a laissées publier pendant trente ans de suite.

D'autre part, il y a eu un jugement. Il y en a beaucoup d'autres. Il y en a eu un aussi contre Baudelaire. Si vous permettez, il y en a eu un contre moi. Eh bien ! ce qui est la France, c'est parfois de les supprimer !

Alors, disons très simplement : M. Girodias est un problème dont je ne trouve pas qu'il y ait lieu de parler ici.

La liberté, vous en avez parlé tout à l'heure, est un vrai problème dont il y a lieu de parler ici. Eh bien ! le jour où nous aurons à parler de ce que fut la position de la France, et attention ! je ne parle pas de la V^e République, la position de la France devant la liberté de l'esprit, de la pensée et du génie, en ce qui concerne la langue anglaise, au nom de tant de gens, et d'abord de Joyce, je ne crois pas que la France ait beaucoup à rougir.

Question. — ... *Monsieur le ministre, vous avez parlé tout à l'heure des machines, et surtout d'une machine qui s'appelle la télévision.*

Pouvez-vous nous dire jusqu'à quel point le gouvernement d'un Etat doit conduire cette machine ?

André Malraux. — Supposer qu'un gouvernement conduise la télévision, c'est tout de même une vérité extrêmement superflue.

Essayons de voir ce problème-là sérieusement.

Si cela veut dire qu'un organisme qui s'appelle la censure peut supprimer, disons les saints, les méchants, les diables, oui ! Eh bien ! qu'est-ce que cela change ?

Je voudrais que vous compreniez bien que je n'essaie pas de vous répondre sur un ton d'humour à une question que vous avez légitimement posée et que je crois profonde.

En vérité, on peut toujours nous dire qu'un Etat veut diriger la télévision. Et alors je pense que nous tous nous devons nous méfier beaucoup, et commencer à prendre nos lunettes d'approche en nous demandant de quoi on nous parle ! Si l'on nous parle de politique, c'est tout à fait sérieux (...).

Mais quand on ne parle pas de direction politique, de quoi est-ce qu'on parle ?

Parce qu'enfin, ou bien nous savons ce que c'est qu'un metteur en scène et un homme de talent, ou bien nous parlons pour ne rien dire.

Qu'est-ce que c'est qu'une interdiction, dans le domaine sexuel ? Ce sont des interdictions localisables. Qu'est-ce que c'est que le génie d'un homme qui a du génie sexuel ? Ce n'est pas localisé.

Alors, qu'est-ce que c'est l'Histoire ?

Après, dans le domaine de la Mort, vous interdirez la tombe. Mais voyons ! Comme c'est facile !

Et puis vous interdirez la dame qui se regarde dans un miroir avec le metteur en scène qui prend le miroir, dix ans avant et dix ans après. Et ce ne sera pas la suggestion de la mort ? Qu'est-ce que ce sera ?

Le jeu réellement profond est d'une bien autre ampleur.

Alors ma réponse que je vous donne pour ce qu'elle vaut, mais qui est ma réponse à votre question, est qu'on ne répondra pas au domaine de la défense, si c'est la défense de l'Etat sur les bien-pensants... on ne défendra pas contre le domaine du sexe et du sang autrement que par le domaine des œuvres immortelles.

Il se peut que j'aie tort. Mais c'est ce que je pense. Et c'est en tout cas ce que vous attendiez les uns et les autres que je vous explique.

Eh bien ! mesdames et messieurs, reconnaissez que je l'ai fait de mon mieux.